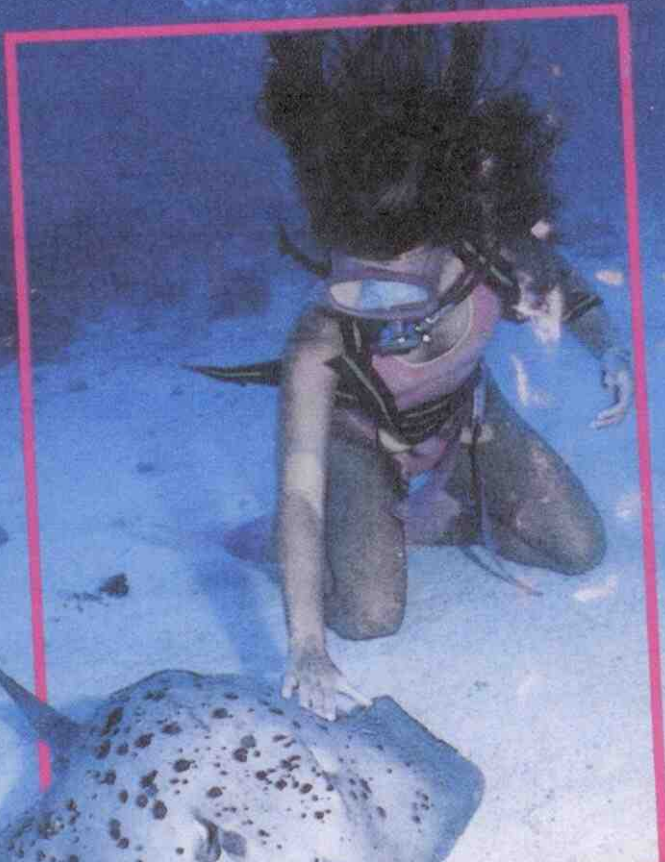


Subaquata

SEPT.-OCT. 88



N° 1

10

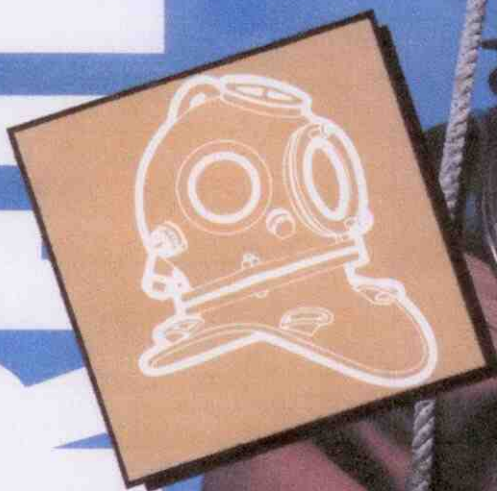
00

Issue: 8 FS



M2741

PRO



Chef du Centre de plongée ISA, Marcel Collon a découvert l'aventure des scaphandriers à casque dans un livre de prix à l'école. Ma lecture terminée, je n'eus qu'un seul rêve, écrit-il, devenir moi aussi scaphandrier.

Mais l'époque voulait que ce soit en «homme grenouille» que je découvre la plongée.

Mon rêve restait en partie insatisfait. Je menais une carrière de plongeur et les années passèrent.

Après maints efforts, je réussis à réunir l'équipement des vieux «pieds lourds» et fis découvrir aux néophytes intéressés ces sensations d'une autre époque.

La réaction des «anciens» ne se fit pas attendre.

De toute la France je reçus des courriers sympathiques.

Mais parmi ceux-là un fut vraiment enthousiaste: je le résume par ces mots «Bravo les gars! J'arrive». C'était le message de Luciano Ambrogini qui nous fit, à partir de ce moment, largement profiter de sa longue expérience. C'est sa vie fertile en événements qu'il va ici vous raconter.

Marcel Collon: Luciano, comment es-tu venu à la plongée?

Luciano Ambrogini: J'admirais depuis longtemps un ami de mon père, scaphandrier du Port de Commerce de notre ville de La Spezia. C'est en 1938, alors que j'étais âgé de seize ans, qu'il me proposa ma première expérience de plongée.

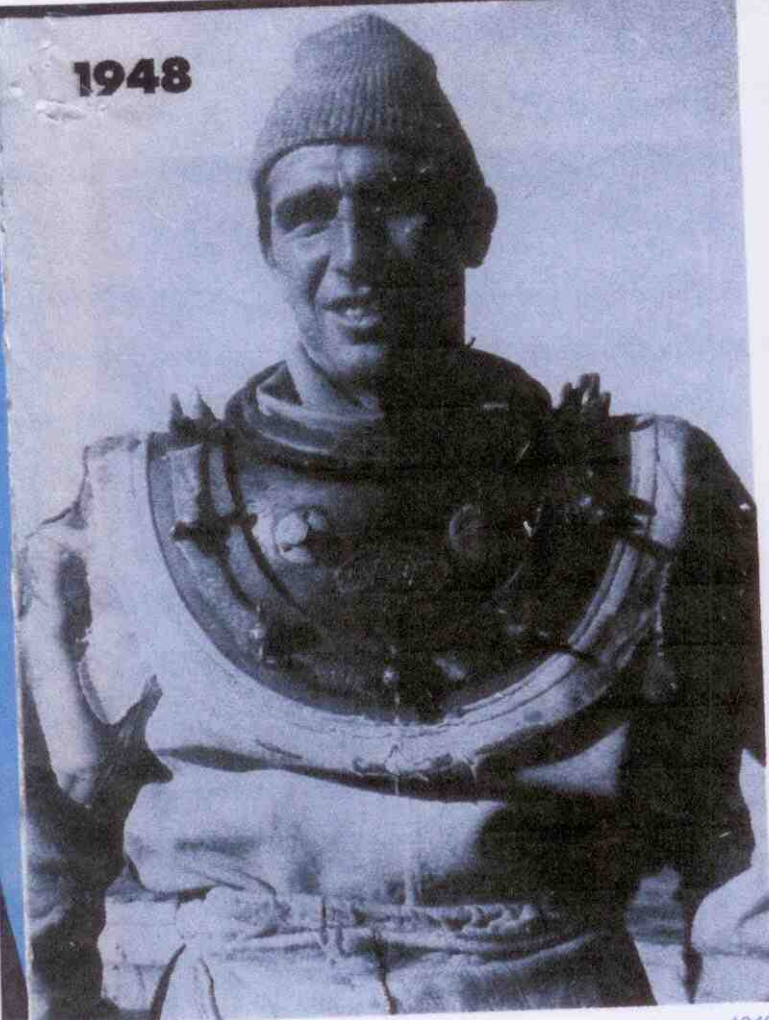
Ce fut pour moi, sans le savoir, un moment qui allait décider de mon avenir.

Il m'équipa et aussitôt, le poids du scaphandre me surprit c'était vraiment lourd.

Je descendis vers l'eau et perdis la surface, le poids du scaphandre disparut. Je pensais plutôt à regarder autour de moi, un monde si différent.

Cette première expérience se fit par un fond de trois à quatre mètres. Par la suite, je continuais de travailler en temps, effectuant une douzaine de plongées avec ce même ami. Il faut te dire que passant une grande partie de mes loisirs à la plage à regarder avec une bande d'amis, l'air était pour moi un élément tout à fait naturel. Ces plongées, je les effectuais sur un fond de cinq à six mètres, et glanais par-ci par-là des moules, sur les épaves de péniches en bois.

1948



Luciano en 1948

1988



Luciano en 1988

M.C.: Puis, tu fus appelé pour le Service Militaire?

L.A.: Oui, toute la bande de la plage, une quinzaine d'amis, nous nous sommes retrouvés en file devant le service médical de la Marine, à La Spezia. Etant placé en tête de liste alphabétique, je me trouvais le premier de la file. L'ensemble de mes camarades de plage était derrière. Après la visite médicale, on nous indiqua notre future activité militaire. «Canonier!» me lança un officier. Pourquoi canonier? demandais-je, je veux être «scaphandrier»!

L'officier demanda au médecin si je répondais aux exigences médicales. Il ne fit aucune objection, et je me trouvais apte à entrer à l'Ecole des Scaphandriers de La Spezia. Mon choix fit «boule de neige»; l'ensemble de mes amis de plage pensant que j'avais trouvé la bonne combine, demanda la même spécialité. Voilà comment, en cette année 1942, sur les soixante-dix élèves de l'Ecole des Scaphandriers de La Spezia, quinze étaient des copains de cette même ville; imaginez l'ambiance!

M.C.: Raconte-nous la vie dans cette école.

L.A.: Le cours a commencé par des notions théoriques, physiques puis de matériel. Enfin, après quelques jours, nous partîmes en bateau pour le grand moment. Nous avons embarqué sur des chaloupes, quinze élèves plongeurs, deux instructeurs. On m'équipa et je marchais vers l'échelle. On me fit signe stop: je fus bientôt déséquipé; pas de plongée pour nous ce jour là. Le même scénario se répéta le lendemain; les instructeurs comptaient éliminer une dernière fois avant la plongée, les plus réticents d'entre nous, mais aucun abandon ne se manifesta. Enfin, je retrouvais ce milieu que j'avais tant désiré.

Pour mes copains, ce fut un premier contact, pour moi, ce furent d'agréables retrouvailles. Chacun à notre

LES MEMOIRES D'UN PIED LOURD

40

**ANS DE
SOUVENIRS**



Luciano et son équipe de «Scaphes» à Benghazi (Libye) en 1949

tour, nous pompions l'air pour le camarade en plongée. La journée finie, nous rentrions au Port. Ah! j'oubliais, les chaloupes n'avaient pas de moteur; nous nous déplaçons à l'aviron, et le soir, pour le retour, c'était la course... De bonnes journées, n'est-ce-pas? Pendant un mois environ, nous avons effectué des plongées à moins trois, moins six, puis moins dix mètres, toujours pas de défécation.

Le mois qui suivit nous fîmes des plongées à moins quinze et moins vingt mètres. Bientôt les moins trente mètres furent à notre portée. On nous fit faire une série de reconnaissances sur un morceau d'épave de sous-marin.

Un des élèves fut victime d'un incident lors de ces plongées: une «remontée en ballon» de moins vingt mètres. Nous l'avons redescendu. Nous lui avons fait faire quelques minutes de paliers et à sa sortie il ne présentait aucun trouble. Nous en fîmes quittes pour l'émotion.

Ces plongées durèrent environ deux mois, pendant lesquels nous devons faire des rapports sur cette

épave et apprenions notre travail. Nos communications avec la surface se faisaient par guide; le téléphone serait pour plus tard.

Tous les lundis, nous partions à l'Arsenal pour apprendre à travailler sous l'eau. Faire des «tampons», mettre en place des «panneaux», prendre la forme d'une pale d'hélice en prenant l'empreinte avec du plomb, faire du découpage, de la soudure, etc., était notre lot quotidien. Sans compter les compétitions d'avirons tous les soirs pour le retour vers l'Ecole (distance trois milles).

Ma chaloupe était si lourde que nous l'avions surnommée «Le Porte-Avirons». Une autre, par contre, rentrait toujours la première à la grande fierté de son équipage, et au dépit des autres, jusqu'au jour où ils arrivèrent bon dernier après avoir pourtant tiré sur leurs avirons comme des diables. Le «pot-aux-roses» fut vite découvert: un des scaphandriers avait, à leur insu, cloué un bidon à la quille de leur chaloupe. Ce n'est que lorsque nous partions au large qu'un petit remorqueur nous aidait. Les autres jours, le program-

me était invariablement: aviron matin, pompe dans la journée, et aviron le soir. Le meilleur moment était encore celui pendant lequel nous étions seuls au fond.

Pendant les mois qui suivirent nous allions tous les jours à moins trente mètres. Le cours de scaphandrier durait six mois.

Les instructeurs que nous avions étaient les fameux hommes Comte Borghèse (qui participait aux opérations à Malte, Gibraltar etc.). Il nous apprit également à utiliser les appareils à oxygène type Davis (O₂ en circuit fermé) «grenouille»; ces plongées étaient des exercices d'orientation. Nous plongeions à une profondeur d'environ vingt mètres. Là, pour la première fois, d'entre nous refusèrent de descendre, ils étaient peut-être trop fatigués ou craignaient ces nouveautés.

Pour clore le cours, une épreuve de plongée à cinquante mètres fut organisée. Deux pompes furent retenues pour alimenter l'homme au fond, manœuvrées par huit plongeurs. L'eau était claire et le fond sableux. Cette dernière épreuve

